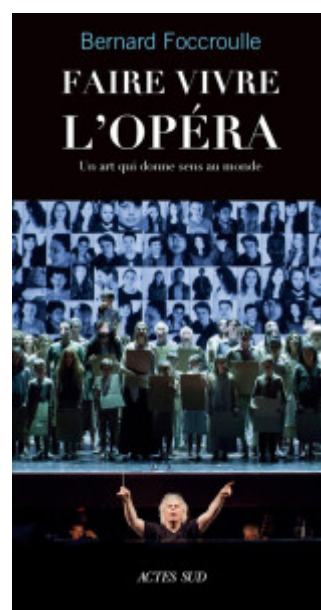


LIVRE, annonce. FAIRE VIVRE L'OPERA. Entretiens avec Bernard Foccroulle (Actes Sud)

LIVRE, annonce. FAIRE VIVRE L'OPERA. Entretiens avec Bernard Foccroulle (Actes Sud). Aix en Provence vit en juillet 2018 sa 70^è édition : le festival d'art lyrique, malgré ses tentatives, demeure l'un des plus élitistes d'Europe ; c'est pourquoi il ne cesse depuis quelques années d'adoucir son image et cherche à se rendre plus accessible du plus grand nombre, multipliant (mais un peu tard) les actions de sensibilisation, d'ouverture, d'intégration de tous les publics aux manifestations officielles. C'est aussi la 12^è et ultime saison pilotée et conçue par son actuel directeur, l'organiste **Bernard Foccroulle**, ex directeur de La Monnaie à Bruxelles (de 1992 à 2007). Quatre « enquêtrices » posent les thématiques et les questions en relation, afin de faire réagir l'intéressé.

Au fil de ses entretiens réunis, l'interviewé présente ce qu'il présente comme **ses « quatre fils rouges » : la création, la participation du public, le dialogue interculturel et la place de l'opéra dans un monde globalisé »**. Plutôt que répondre précisément aux questions posées, le futur ex-directeur d'Aix envisage ce qui pourrait annoncer un prochain renouvellement complet de l'art lyrique dans les années à venir... Comme un tour d'horizon de ses actions mises en pratiques pendant les 12 années aixoises, Bernard Foccroulle aborde une série de thématiques à l'énoncé riche et décisif pour l'histoire et l'évolution du genre : ce sont aussi les quatre



développements thématiques des propos recueillis : « la force de création », « l'opéra au cœur de la cité », « l'urgence d'un dialogue interculturel », « l'opéra dans un monde globalisé ». La dernière partie est la plus intéressante : on y mesure les éléments d'une internationalisation des échanges entre maisons d'opéras à travers le monde et surtout l'Europe (« Opera Europa », Operavision », ...) ; le directeur détaille concrètement ce qu'il favorise à travers la constitution d'un réseau international (ENOA et MEDINEA) dont le sujet se concentre surtout sur la professionnalisation des jeunes artistes d'opéra dont la mobilité et l'insertion sont grandement favorisés.

Pourtant à vouloir se soucier de la diversité culturelle et de sa diffusion libre et facile à travers le monde, ne sert-on pas surtout les intérêts de la filière professionnelle ? Qu'ont à y faire les publics ? De quelle manière se sent-il intéressé et concerné ? C'est bien là le vrai sujet : expliquer, démocratiser, rendre accessible, audible et proche les oeuvres ainsi créées... combien de partitions ainsi produites restent confidentielles, réduites à quelques dates, de maigres tournées malgré le nombre des pays impliqués, et si peu intelligibles du grand public ? La limite d'un tel exercice revient au profil même de l'interrogé, il reste un professionnel qui parle en professionnel. Si pour ne pas être « consumériste », l'art lyrique doit privilégier l'artistique et la création critique au détriment du divertissement, il ne peut se couper du public qui lui a besoin de clés pour comprendre et mesurer tous les enjeux d'une création. C'est pourquoi on aurait bien voulu lire davantage d'argumentation en faveur de l'explication des oeuvres lyriques contemporaines, et comment elles sont précisément expliquées au public qui s'en ressent exclu... La question des publics est donc très fortement d'actualité. Quoique parent pauvre de cette compilation au demeurant passionnante de déclarations sur ce qu'est, ce que doit être, ce que sera un festival d'opéra.

LIVRE, compte rendu. FAIRE VIVRE L'OPERA.

Entretiens avec Bernard Foccroule (Actes

Sud). Parution : le 4 juillet 2018. A noter

qu'au même moment, l'éditeur ACTES SUD fait

aussi paraître le livre des 70 ans du

Festival d'Aix en Provence : retour en images

et en témoignages des 12 années de

programmation artistique sous la direction /

conception du directeur [Bernard Foccroule](#) :

[« L'Opéra miroir du monde »/ LIRE notre présentation critique](#)



CD, annonce. HELENE GRIMAUD : MEMORY. Mémoire / Memory (1 cd DG)



CD, annonce. HELENE GRIMAUD : MEMORY.

Mémoire / Memory : le nouvel album de

la pianiste **Hélène Grimaud** s'affiche

déjà et s'annonce pour une parution

prévue fin septembre 2018. Le bleu des

yeux, profonds et transparents comme

son toucher sur le clavier, s'expose

toujours et encore, à croire que le

marketing use et abuse des mêmes

recettes et effets... faciles. Pourtant, à notre époque où

l'image a autant d'importance (et parfois plus) que le talent,

l'interprète a d'autres qualités, elles mieux enchantées :

elle s'est taillée une belle réputation (légitime) grâce à la

finesse de son approche, la subtilité du style et le souci de

l'articulation (jamais strictement technicienne comme beaucoup de pianistes plus jeunes, et pourtant dans la même écurie Deutsche Grammophon). Cheveux courts, féminité plus discrète, l'aixoise, presque quinquagénaire (née en 1969), nous réserve là encore un beau voyage intérieur, dont le programme (ciselé, conçu comme un journal ou un miroir intime) a soigné des enchaînements propices à la méditation et au questionnement poétique. Réitération, réexposition, filiations souterraines, citations allusives... la mémoire musicale tisse un cheminement personnel – presque impudique, dont la pianiste fait son miel d'album en album. Ici l'interprète en solo échafaude une série aux éclats particuliers qui naissent et se développent dans une succession riche en couleurs et connotations, en somme un album de souvenirs au principe proustien, ... « un album élaboré comme une séquence de miniatures cristallines qui capturent le temps qui passe ; ...

Chaque pièce est évocatrice à sa manière et inspire la contemplation »... les jalons en

sont Silvestrov, Debussy (Arabesque L66, La plus que lente, Clair de lune, suite Bergamasque, Rêverie), Satie

(Gnossiennes 1, 4, Gymnopédie 1), Chopin (Nocturne opus 72 n°1, Walse opus 34, Mazurka opus 17...), et pour finir Nitin Sawhney. « La musique a un rapport profond à la nostalgie, à l'évocation du temps qui passe, à des mondes révolus, à tous ceux qui nous manquent, qui ont fui, à des souvenirs qui ne reviendront pas, à des êtres qui ne reviendront plus. Alors grâce à la musique, tout ce qui était perdu, semble sauvé », précise la pianiste très inspirée par la quête d'un temps retrouvé. A l'évocation d'un passé ressuscité, Hélène Grimaud, mûre et presque grave ajoute la notion de sélection naturelle et de tri personnel : « la mémoire est ce qui nous permet de faire le tri entre ce qui est important et ce qui l'est moins, ce qui est proprement mémorable s'établit par opposition à ce



qui mérite d'être oublié ». Guide, poétesse, Hélène Grimaud nous promet une plongée en eaux profondes, claires et colorées. Prochaine critique complète du cd Memory par Hélène Grimaud, piano (1 cd Deutsche Grammophon) à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews.com

FRANCE MUSIQUE, direct : Ariadne auf Naxos depuis Aix 2018



France Musique, Mercredi 11 juillet 2018. STRAUSS : Ariadne auf Naxos. Nouvelle production d'Aix 2018, cette Ariadne auf Naxos de Richard Strauss fera-t-elle l'événement de l'édition du Festival provençal pour ses 70 ans ? Nul n'est moins sûr... Il faut deux

superbes cantatrices dans les rôles clés de Arianne / Ariadne (soprano lyrique au caractère tragique, car elle souffre et pour une bonne première partie d'opéra, pleure d'avoir été abandonnée par Thésée), de Zerbinette, personnage inventé par le poète Hofmannsthal et Strauss, soprano léger et colorature, dont l'esprit joyeux, essentiellement lumineux préfère enchaîner les aventures amoureuses plutôt que s'enchaîner à un seul homme (comme le fait Ariadne). D'ailleurs le grand air de Zerbinette dans l'opéra proprement dit, explique cette vision certes inconstance et badine, mais tellement plus confortable. Il faut aimer l'amour avant les hommes... revendique la pétillante Zerbinette face à la tragique et lacrymale Arianne.



Dans cette production, les festivaliers retrouvent la metteure en scène **Katie Mitchell**, adoubée localement depuis son triomphe dans *Written on skin* de Benjamin, la zerbinette (que) brillante de Sabine Devielhe... on reste plus réservé sur l'Orchestre de Paris et la direction de Mark Albrecht pas toujours très nuancé, d'autant que Strauss et son librettiste fétiche, ont ciselé une partition parmi les plus raffinées qui soient, véritable opéra de chambre, hommage au baroque et nouvelle proposition pour un opéra allemand qui est continument chanté, avec cette verve et ce jeu des registres poétiques, qui marrie comédie (la présence des comédiens italiens de la commedia dell'arte) et tragédie (la figure d'Arianne, pleureuse noble et royale... bientôt sauvée par sa rencontre avec Bacchus).

France Musique, Mercredi 11 juillet 2018, 20h, direct. STRAUSS : Ariadne auf Naxos.

Distribution :

Direction musicale : Marc Albrecht

Mise en scène : Katie Mitchell

Primadonna / Ariadne : Lise Davidsen*

Der Tenor / Bacchus : Eric Cutler

Zerbinetta : Sabine Devieilhe*

Der Komponist : Angela Brower

Harlekin : Huw Montague Rendall

Brighella : Jonathan Abernethy*

Scaramuccio : Emilio Pons

Truffaldin : David Shipley

Najade : Beate Mordal*

Dryade : Andrea Hill*

Echo : Elena Galitskaya*

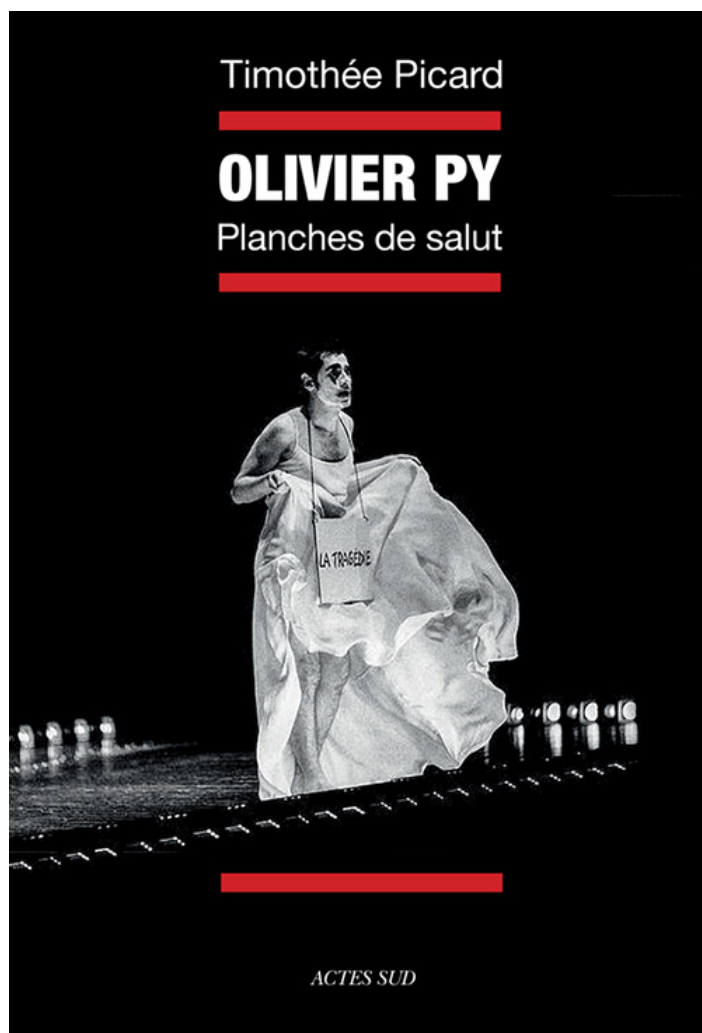
Orchestre de Paris

Illustration : Hugo von Hofmannsthal, librettiste enchanteur
pour Richard Strauss

LIVRE, événement. Annonce. TIMOTHÉE PICARD : Olivier Py, Planches de salut (Actes Sud)

LIVRE, événement. Annonce.
TIMOTHÉE PICARD : Olivier
Py, Planches de salut (Actes
Sud). Première monographie,
ou biographie subjective, le
texte dense, riche, édité
par Actes Sud sait éviter
les pièges d'une
hagiographie trop flatteuse,
révélant sans les atténuer
toutes les qualités et
singularités d'un metteur en
scène contemporain qui pense
le théâtre aujourd'hui.
Rares les hommes de théâtre
et scénographe qui
réussissent autant au
théâtre qu'à l'opéra.
Olivier Py en fait partie ;
c'est d'ailleurs tout

l'intérêt de ce livre en forme d'essai sur le fait théâtral et
le sens d'une mise en image de textes et musiques d'une
enivrante fascination : l'auteur décortique chaque élément,
chaque option scénique puis en les reliant à la vie et à la
sensibilité faite d'engagements nets et clairs, détermine et
distingue une série de choix qui compose actuellement le « cas
Py ». Patrice Chéreau peut dans un premier temps illustrer lui
aussi le même double parcours : mais c'est une illusion que
l'auteur analyse là encore, ... pour mieux singulariser le geste
de l'homme-théâtre, qu'est Olivier Py.



Est ce par ce qu'il a l'âme profondément tragique qu'il recherche avant tout à se sauver de lui-même et à sauver les autres ? Comment être homosexuel et catholique ? théâtre et opéra, Srebrenica et Miss Knife, La Servante et Orlando ? Il est tout cela à la fois. Simultanément et séparément.

L'apport du texte est de révéler la complexité (apparente) de l'équation, tout en dévoilant aussi pas à pas, la profonde cohérence qui unit ses parties. C'est que le directeur du Festival d'Avignon est aussi un acteur (dont la part féminine est totalement assumée en « Miss Knife ») qui se joue des catalogages faciles et conformes, repousse toujours plus loin les lignes d'existence et d'identité, appelle viscéralement à une liberté d'intention qui respecte profondément la richesse mouvante de chaque entité humaine. Pour « sauver des êtres, des âmes, des vies », nous dit l'intéressé, altruiste, fraternel, humaniste.

Olivier Py au théâtre et à l'opéra

Ressusciter grâce aux planches

Olivier Py acteur, directeur, scénographe est surtout un éternel enfant qui rêve de vivre continument en émerveillement ; il sait faire surgir toujours la part d'enfance qui préserve cette humanité à cultiver en chacun de nous ; dans Tristan und Isolde de Wagner, pour nous la meilleure mise en scène de l'opéra et sa meilleure contribution au genre lyrique, Py imagine au cœur de la solitude en souffrance de Tristan, au fond de sa plaie béante, la résurgence du jeune garçon qu'il était, fausse couronne et épée de bois, se baignant dans les eaux maternelles d'une éternelle poésie... Il faut avoir vécu le déroulement de cette vision pour en mesurer la profondeur et

la justesse. Osons espérer que demain, l'homme théâtre, qui pense l'humanité dans son rapport à son destin comme à son identité, nous fasse encore rêver comme il l'a fait dans ce Tristan désormais inoubliable. Le théâtre, comme planche de salut. Un bain salvateur pour des êtres en quête de sens et d'accomplissement.



L'essai totalise le geste de Py à l'aulne de ses récentes réalisations ; « à la fois biographique et analytique, (il) se propose de voir comment le théâtre, au sens le plus extensif que peut prendre ce terme – une façon d'être au monde répondant à une manière d'être du monde lui-même –, a pu tirer le poète d'une angoisse mortifère procurée par le spectre de l'insignifiance en lui donnant un destin ; et comment il peut à son tour l'offrir comme viatique aux hommes et femmes d'aujourd'hui, confrontés à une spectaculaire absence de sens qui semble avoir pris des traits d'apocalypse. Ce dont il retourne alors n'est pas tout à fait une religion, encore moins une politique – tout en ayant éminemment à voir avec elles –, il s'agit plutôt d'une éthique de vie tout entière consacrée à la scène et à l'art, fondée sur l'éblouissement esthétique et les assurances qu'il donne, et mise en oeuvre au moyen d'une poétique faisant du théâtre total, somme et synthèse de tous les théâtres, un rempart contre le sentiment de déréliction – au risque assumé de la démesure », précise l'auteur. Voilà qui est magistralement et définitivement dit. Pari et intention, réussis.

CE QUE NOUS AVONS AIMÉ :

EN QUETE D'UNE IDENTITÉ LIBÉRÉE. A propos de Miss Knife : dépasser et sublimer l'intranquillité catholique. Au cœur des « personnages Py », il y a l'ébouriffante et trucculente Miss Knife, double ou triple multisexué d'un Py ambivalent qui cumule ainsi les références du masculin qui joue au féminin, qui moque les classements et préconçus dictés par la morale bourgeoise et sociétale. « Je suis l'autre », proclame

l'intéressé qui refuse tout dictat de l'assignation. L'étiquetage n'a pas sa place dans la pensée de cet homme de théâtre pour lequel la scène permet tous les possibles et toutes les postures.

PY A L'ÉPREUVE DE L'OPÉRA... Le sublime et l'accomplissement lyrique... pour beaucoup, Olivier Py c'est d'abord le théâtre. Que pourrions nous objecter à cette suprématie qui le fait objectivement directeur du Festival d'Avignon ? Pour nous, le Py le plus passionnant pourtant, au regard de ses apports, demeure le metteur en scène d'opéra. Ce qui d'ailleurs transparaît dans la succession des pages de cet essai : « Au risque du lyrisme » (chapitre 8) ose la question de l'esthétique sur la scène, inspirée par le chant et la musique. Des clés sont dévoilées pour une meilleure compréhension du travail de Py à l'opéra : le chant désigne la clameur de l'origine ; « si la parole est promesse, la musique convoque la présence ». La musique résoud l'impuissante parole. En somme, l'opéra permet au questionnement et au doute, de trouver les réponses, concrètement, immédiatement dans la vérité de la partition dont l'homme de théâtre souhaite retrouver la violence et l'intensité comme du temps de sa création. A travers le chant des divas Leonie Rysanek ou Shirley Verrett (comme le timbre naturellement « politique » d'Ella Fitzgerald, emblème sonore des percussions contre les noirs), il y a eu la révélation de ce chant non pas psychologique mais « psychotique » où l'extrême réalisme de la présence (vocale, physique) a fait surgir une surréalité, celle parfois de l'inconscient, des images enfouies dans l'enfance... et que sa mise en scène de l'oeuvre centrale en ce sens, Tristan et Isolde (jamais représentée à Paris : la honte nationale !) a révélé avec la poésie et le mystère que l'on sait (nous avons eu la chance de la voir à Nantes alors car Jean-Paul Davois l'avait remarqué et programmé). Concrètement le travail sur la partition de 1865, manifeste de la révolution wagnérienne, a permis à Py de dépasser l'attraction mortifère (« oeuvre sublime pour ados suicidaires ») et

d'atteindre à une véritable poétique esthétique qui a dépassé tout ce que nous avons vu de cet ouvrage jusque là.

Les réflexions sur Py et Scribe (obsession du massacre et thème de l'apocalypse joyeuse) sont tout aussi passionnantes à lire, relire et décrypter (comme sa vision sur la violence et le colonialisme d'Aida de Verdi), puis à retrouver dans les archives de ses mises en scène lyriques.

LIVRE, événement. TIMOTHÉE PICARD : Olivier Py, Planches de salut ([Actes Sud](#)). Juillet, 2018 / 14,0 x 20,5 / 416 pages – ISBN 978-2-330-10262-3 – Prix indicatif : 29 € .

Timothée Picard est professeur à l'université de Rennes, spécialiste des imaginaires de l'opéra (Verdi/Wagner, imaginaire de l'opéra et identités nationales, Actes Sud, 2013, La Civilisation de l'opéra, Fayard, 2016), [Verdi / Wagner, images croisées \(PUR, 2013\)](#), des arts de la scène (Patrice Chéreau : transversales, Le Bord de l'eau, 2010, Opéra et mise en scène, Avant-scène opéra, 2015) et des esthétiques de la totalité ([Dictionnaire encyclopédique Wagner, Actes Sud, 2010](#)). Il est également dramaturge.

Livre, critique. L'opéra, miroir du monde – Aix, 2007 – 2018 (éditions ACTES SUD)



Livre, critique. L'opéra, miroir du monde – Aix, 2007 – 2018 (éditions ACTES SUD). Pour les 70 ans du Festival d'Aix, édition anniversaire en 2018, pour les 20 ans de son Académie, et la 12^e année de mandat de Bernard Foccroulle, comme directeur artistique, – depuis 2006, l'ouvrage édité par Actes Sud, récapitule ce qui fait aujourd'hui le caractère d'un événement lyrique estival en Provence, parmi les plus célèbres au monde.

Le Salzbourg français, qui défend comme son confrère autrichien lui créé en 1922, l'oeuvre de Mozart dont au moins un et jusqu'à 2 opéras sont programmés chaque été, se rêve ainsi « miroir du monde ». En 1948 a résonné pour sa première édition, le fameux *Così fan tutte* de Wolfgang, déjà dans la cour de l'Archevêché. Après Stéphane Lissner, Bernard Foccroulle qui cède sa place à Pierre Audi, défend les axes majeurs de sa politique artistique, laquelle tient en deux volets : jeunes talents et créations.

En 170 pages, peu de textes mais surtout des photos des 65 productions concernées et devenues emblématiques dont certaines mêmes légendaires (mais elles sont rares sur la période), voici les spectacles présentés de façon chronologique, par édition (de 2007 à 2018), ceux qui ont marqué l'histoire récente de la manifestation.

Chaque spectacle, chaque production est ainsi « commenté / révélé » à travers un riche cahier photographique et aussi un témoignage : article de presse suivant la création, récit d'un membre de l'équipe artistique, sous la forme d'un carnet de notes, d'un journal de bord, d'une correspondance, d'une interview...

Tous ces textes sont accompagnés de nombreuses illustrations : photographies de la production, maquettes des décors,

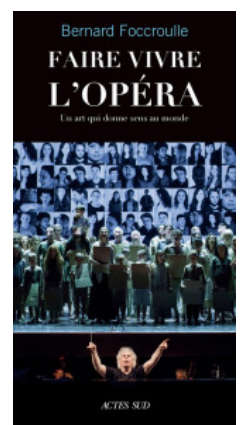
esquisses des costumes... En fin d'ouvrage, une annexe reprend la liste de tous les spectacles donnés au Festival depuis 1948.

Ce livre est moins « le miroir du monde » que la mémoire du Festival aixois sous l'ère Focroule, c'est à dire 12 années de programmation artistique de 2007 à 2018 qui a compté quelques réalisations majeures en terme d'aide à la professionnalisation des jeunes chanteurs, à travers l'académie du festival, et surtout sur le plan de la création et des commandes passées aux auteurs contemporains : à ce titre la réussite de **Written on Skin de George Benjamin** sous la direction de l'auteur, mis en scène par **Katie Mitchell**, avec l'Agnès de **Barbara Hannigan** qui y signait sa première incarnation d'envergure en 2012, reste un aboutissement guère dépassé depuis. La production fait d'ailleurs le visuel de couverture du livre... Expérience réussie renouvelée avec la création française du **Monstre du Labyrinthe de Jonathan Dove** sous la direction de Rattle en 2015.

Au registre des productions mémorables dévoilant un nouveau regard sur le répertoire, citons parmi les grandes réussites d'Aix en ce début du XXI^e siècle : De la maison des morts de Janacek par le duo Boulez et Chéreau (dont c'était alors en 2007 l'avant-dernière mise en scène d'un opéra) ; L'infedelta delusa de Haydn mis en scène par Richard Brunel en 2008, dévoilant le monde onirique et délirant du Viennois, toujours trop absent des scènes ; Götterdämmerung, Le Crépuscule des Dieux de Wagner dirigé par Rattle (à la tête du Berliner) et dans la mise en scène de Stéphane Brunschweig, clôturant en 2009, un Ring qui a permis d'écouter le Berliner dans l'enceinte du Théâtre de Provence... enfin le fabuleux Rossignol de Stravinsky dans la mise en scène époustouflante (avec marionnettes chinoises) du canadien Robert Lepage en 2010 ; Elektra par le duo Salonen et Chéreau en 2013 dont c'était l'ultime mise en scène d'opéra, avec surtout la troublante et si bouleversante Klytämnestra de l'immense mezzo Waltraud

Meier ; en 2014, c'est un spectacle minimaliste et dépouillé d'après le Winterreise de Schubert avec Matthias Goerne qui frappe les esprits. Preuve que rien n'égale la justesse d'une voix seule, inspirée, hallucinée, pas même tout un dispositif visuel et scénique fut-il signé par le metteur en scène le plus en vue de l'heure... enfin, confirmation d'un immense talent dramatique suscitant un trouble persistant à chacune de ses fabuleuses prises de rôle, la mélisande de Barbara Hannigan en 2016, aux côtés du Pelléas de Stéphane Degout (dont c'était le dernier chant dans le rôle), dans la mise en scène d'une habituée désormais, Katie Mitchell (Esa Pekka Salonen, direction).

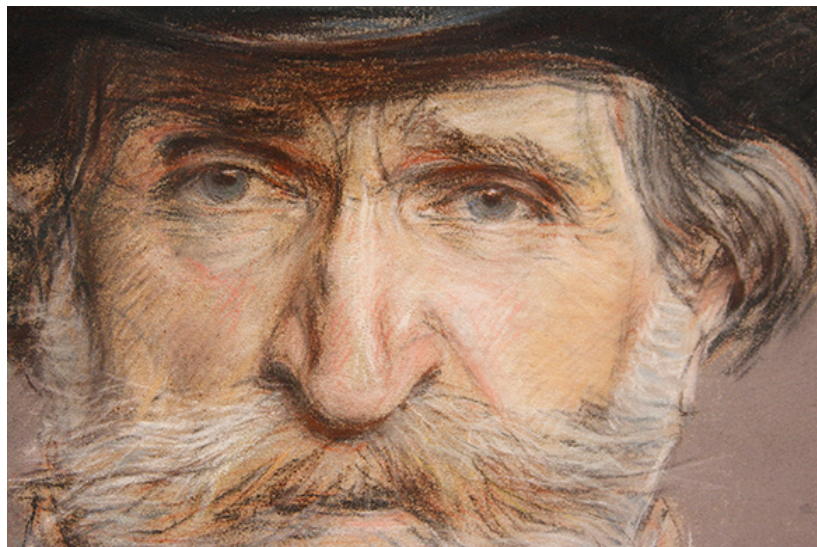
Livre, critique. L'opéra, miroir du monde – Festival d'Aix-en-Provence 2007/2018 / Beau-livre. Juillet, 2018 / 19,5 x 25,5 / 176 pages – ISBN 978-2-330-10261-6 – Prix indicatif : 32€. Pour les 70 ans du festival d'Aix-en-Provence et les 12 ans de la direction de B Foccroule (éditions [ACTES SUD](#)) / A noter qu'au même moment, paraît un cycle d'entretiens avec [Bernard Foccroule : « FAIRE VIVRE L'OPERA, Un art qui donne sens au monde »](#) / également édité par [ACTES SUD](#)



Soirée lyrique spéciale VERDI : gala, puis Nabucco (Vérone, 2017)

**FRANCE 3, mercredi 18
juil 2018, 20h55.**

SOIRÉE VERDI. Plateau
d'exception pour une
soirée en hommage au «
compositeur star » de
l'opéra italien :
Giuseppe Verdi. Le
créateur romantique
dont les oeuvres
(Nabucco, chœur Va



pensiero) ont été immédiatement assimilées par les italiens en
quête d'émancipation, sur le chemin de la libération (contre
les Autrichiens) a réformé en profondeur l'écriture de l'opéra
romantique italien. Après Bellini et ses extases vocales
suspendues, Rossini qui embrase les planches par un génie égal
dans le genre buffa (Le barbier de Séville) et seria
(Semiramide) voire le grand opéra à la française (Guillaume
Tell de 1828), **voici Giuseppe Verdi qui réussit à créer un
nouvel opéra**, dramatiquement serré, efficace, parfois abrupt
et tendu, toujours passionnément expressif. Le choix qu'il
fait des livrets et textes indique un souci constant de
réalisme et de vérité émotionnelle : avec le trio soprano,
ténor, baryton gagne ses lettres de noblesses, avec une
prédilection pour le fameux emploi de baryton dit verdien,
tessiture qui lui permet d'atteindre le meilleur, et
d'éclairer aussi la relation père-fille qui ne cesse de
l'inspirer : Gilda/Rigoletto, Amelia/Boccanegra, ...



France 3 en juillet, imagine ce « CONCERT DES

ETOILES » spécial VERDI. Sur la scène du Théâtre des Champs-Élysées à Paris, grands noms et espoirs de la scène lyrique, sont réunis pour un hommage à Verdi.

Accompagnés par l'Orchestre de chambre de Paris, sous la direction d'Yvan Cassar, les chanteurs dévoilent les profils psychologiques que



le compositeur a su concevoir pour la scène : les duos père/fille comme on a dit ; mais aussi les grandes héroïnes : Leonora (Trouvère), Violetta (Traviata), Gilda (Rigoletto)... soit de grands airs connus, des oeuvres de jeunesse et de maturité qui ont participé à sa renommée.

Figure emblématique de l'opéra et compositeur prolifique, Giuseppe Verdi connut de son vivant un succès mondial retentissant. Aujourd'hui encore, les scènes lyriques internationales perpétuent son rayonnement : nombre de ses opéras, sans cesse à l'affiche, demeurent les plus représentés dans le monde : en particulier, La Traviata, Rigoletto...

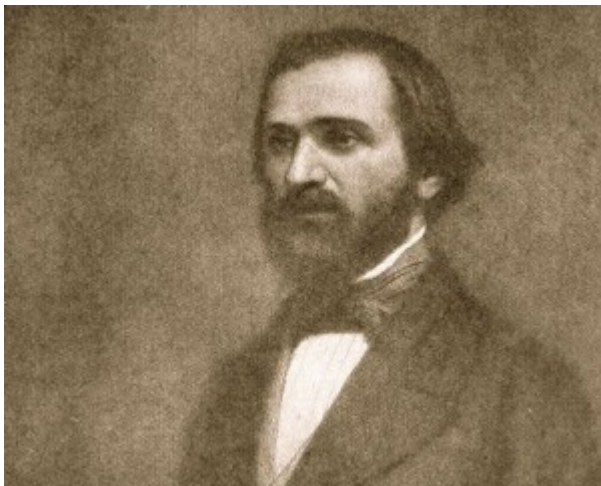
Son œuvre à la fois populaire et exigeante, émouvante et politique, touche et fascine autant le public que les musiciens aguerris. Depuis près de deux siècles, Verdi n'a de cesse de rassembler, d'envoûter, d'inspirer.

La chaîne publique précise que le concert est entrecoupé d'archives inédites pour mieux nous faire revivre l'univers de Verdi. A voir évidemment.

Avec :

L'Orchestre de chambre de Paris, sous la direction d'Yvan

Cassar
Le Chœur régional Vittoria d'Île-de-France
Jessica Pratt, soprano
Olga Peretyatko, soprano
Catherine Hunold, soprano
Ekaterina Gubanova, mezzo
Michael Spyres, ténor
Enea Scala, tenor
Gaston Rivero, tenor
Ludovic Tézier, baryton
Luca Salsi, baryton
Arthur Rucinski, baryton
Ambrogio Maestri, baryton



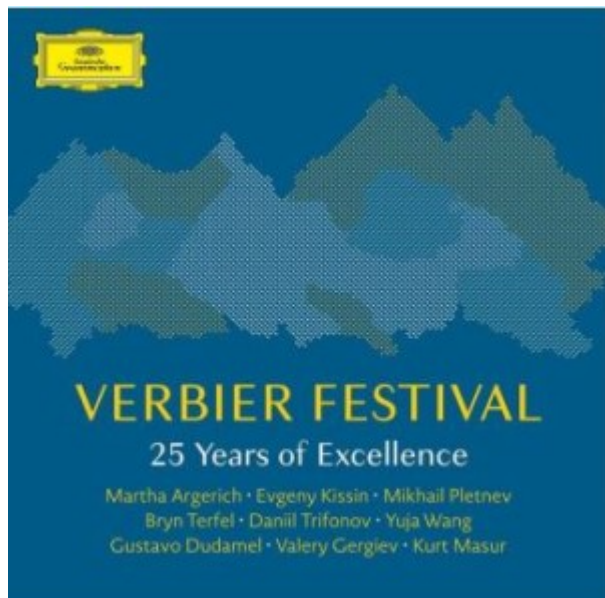
NABUCCO, premier sommet lyrique de jeunesse... Après la soirée VERDI, France 3 diffuse vers 23h l'opéra **NABUCCO**, depuis les Arènes de Vérone, production de juillet 2017, mise en scène par le français Arnaud Bernard dont l'intelligence visuel et scénographique est d'inscrire le drame biblique mésopotamien dans

l'Italie romantique, celle de Verdi, pendant les fameux 5 jours où les Italiens remportèrent leur liberté (de fait, c'est au son du chœur Va pensiero de Nbucco, que toute une nation unifiée, rassemblée c'est retrouver contre l'occupant autrichien... Avec Nabucco qui devint hymne de ralliement des libertaires patriotes italiens, Verdi remporta le premier grand succès de sa carrière (création à La Scala de Milan en 1842) et depuis, cultiva un lien viscéral, indissoluble avec le peuple italien.

FRANCE 3, mercredi 18 juil 2018, 20h55. SOIRÉE VERDI. Gala lyrique, extraits des opéras de Verdi. Puis, vers 23h, opéra NABUCCO, premier triomphe de Verdi à la Scala de Milan en 1842.

LIRE aussi notre présentation de NABUCCO de VERDI (1842) à Vérone, lors de sa précédente diffusion sur Arte en août 2017.
<http://www.classiquenews.com/nabucco-depuis-verone-sur-arte/>

**CD critique. VERBIER FESTIVAL
25 ans of Excellence / 25 ans
d'excellence (4 cd Deutsche
Grammophon : 2004 – 2015)**



CD critique. VERBIER FESTIVAL 25 ans of Excellence / 25 ans d'excellence (4 cd Deutsche Grammophon : 2004 – 2015). En Suisse il y a 2 festivals estivals d'envergure : Verbier côté Suisse francophone, 25 ans d'existence. Et de l'autre côté, au delà de Lausanne vers le Saanenland, le festival en Suisse allemannique, GSTAAD, terre d'élection de Yehudi

Menuhin qui y a eut un choc esthétique et de cœur pour l'église de Saanen, écrin désigné pour des instants musicaux de partage où le mot souverain demeure : « chambrisme ». Si GSTAAD est le plus ancien, 62^e édition en 2018, Verbier plus jeune de moitié, affiche chaque été une tonicité arrogante voire insolente, au regard des artistes invités : toute l'écurie Deutsche Grammophon en particulier, dont les interprètes, grands solistes surtout : pianistes, violoniste, violoncelliste offrent un bain de musique et ainsi des engagements assurés pendant l'été.

L'excellence by Verbier



Il n'y a pas ici un best of des 25 éditions respectives, mais un pot pourri de quelques séquences sensées nous convertir à l'excellence et à la magie «Verbier » during the summer.

Côté musique de chambre (CD3), car c'est quand même dans ce registre que Verbier a marqué des points, invitant de grands solistes pas forcément habitués à jouer en dialogue et conversation avec d'autres : reconnaissons que les deux pianistes requis sauvent la mise de

ce qui n'aurait été qu'une arène à égos et tempéraments en démonstration stricte : le Trio de Brahms se fait caressant et presque intérieur grâce au piano du jeune Daniil Trifonov en juillet 2015, si humble (comparé au violoncelle de Truls Mork) – même verdict pour le Quintette pour piano de Dvorak : autour des deux violons assez tendus (confrontation oblige ?) de Vadim Repin et de Laurent Korcia, le clavier enfantin de Kissin fait merveille, surtout dans Dumka / andante (juillet 2004).

Au registre des lectures concertantes et symphoniques, entendez Concertos pour piano et orchestre, là encore l'impression varie évidemment selon les tempéraments solistes et leur âge respectif (c'est à dire leur bouteille et leur expérience): à ce jeu là, que vaut le jeu pétaradant de la jeune chinoise Yuja Wang, aux côtés (hélas pour elle) de l'ineffable et féline comme vétérante Marta Argerich ? En juillet toutes les deux, le Mendelssohn de Wang comme trop stressé et impressionné par l'orchestre trop ample de Masur, sonne... précipité et hystérique. Une mécanique bien huilée mais souvent artificielle – en revanche, la reine Argerich dans le Beethoven (n°2) donne une leçon de phrasé et d'élégance rentrée, de ciselure d'une rare intelligence sensuelle, à la fois vive (mozartienne), et crépitante (mais jamais en déroute comme sa cadette). L'orchestre du Fetsival qui se convulse avec maniérisme parfois sous la baguette étrange et imprévisible de Takács-Nagy, s'emet au diapason de ce clavier suave et félin.

D'une irrésistible verve, entre facétie et virtuosité jazzy au swing déboutonné idéal (allegro / Snowflakes), le piano tout en humour et légèreté de Mikhail Pletnev ressuscite l'entrain hollywoodien d'une partition pleine de délire comique et d'exquise tendresse (Lyrical waltz / moderato). La prise est plus récente (juillet 2013), réussie grâce à un maître des équilibres instrumentaux et des rythmes dansants, Kent Nagano. Cet enregistrement méritait évidemment de paraître dans la sélection d'excellence de Verbier pour témoigner de ses 25 ans de ligne artistique.

Outre l'élégance du geste concertant et solistique, donc on l'a vu mis à l'épreuve de l'exercice terrible (révélateur) de l'expérience chambriste, Verbier chaque été c'est aussi (surtout?) le grand bain symphonique : 2013 et 2015 sont-ils à ce titre de grands crus, sous la houlette du vorace Gergiev ? En 2015, avec l'orchestre du festival, et dans les tableaux spirituels et mystiques, fantastiques et plutôt contrastés de la dernière symphonie de Tchaïkovski (6è dite « pathétique »), le chef ossète cisèle la matière sonore, la sculpte en direct avec une sensualité parfois âpre et toujours d'une tension supérieure en liaison avec l'urgence de visions en panique (excellent premier mouvement / fièvre du second allegro bouillonnant de sève printanière) ; on ne peut guère en dire autant hélas en 2013, avec le même orchestre dans le dernier acte de La Walkyrie (IIIè acte) où le geste semble épais, sonne large mais moins détaillé (la sublime musique du feu finale ne s'embrase point) et l'expression du renoncement (du père Wotan à sa fille chérie mais sacrifiée Brunnhilde) ne se dévoile pas dans le magma orchestral ; prometteurs pourtant Bryn Terfel et Irène Theorin, assènent des voix fatiguée pour le premier et trop vibrée pour la seconde ; seule la Sieglinde d'Eva-Maria Westbroek polit le relief d'une voix mieux préservée. Et pour finir, la surprise de ce repas copieux mais équilibré par les genres servis : Folksongs de Berio, d'une tendresse généreuse sous la direction de Dudamel (2005), avec la soliste Malena Ernman, voix expressive, pas toujours très propre (prots de voix et roucoulares à l'envi), mais l'attention du chef et son souci instrumental se révèlent intéressants. Compilation éclectique, et diverse, en formes musicales comme en engagement artistique.

CD, critique. VERBIER FESTIVAL : 25 Years of Excellence (4 cd DG Deutsche Grammophon 0289 483 5143 5) – parution : 6 juillet

2018. ©©©

CD 1: Tchaikovsky: Symphony No.6 in B Minor, Op. 74, TH.30
« Pathétique » / Berio: Folk Songs;

CD 2: Mendelssohn: Piano Concerto No.1 In G Minor, Op.25, MWV 07 / Beethoven: Piano Concerto No. 2 in B-Flat Major, Op. 19 / Tsfasman: Suite for Piano and Orchestra;

CD 3: Brahms: Piano Trio No.1 in B Major, Op.8 / Dvorák: Piano Quintet in A Major, Op.81, B. 155;

CD 4: Wagner: Die Walküre, WWV 86B / Act 3.

La notation de CLASSIQUENEWS :

© bof

©© bien

©©© très bien

©©©© excellent

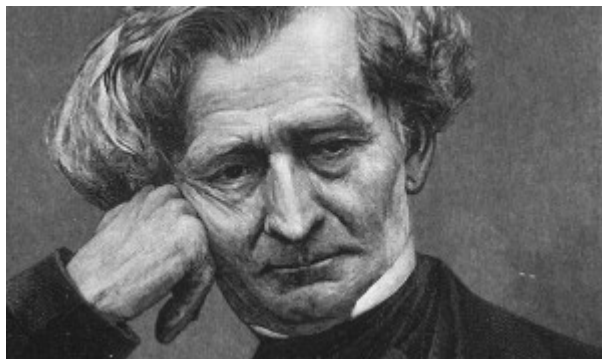


le choc, coup de cœur de la Rédaction de CLASSIQUENEWS

En direct de Saint-Denis : Gergiev dirige le Requiem de Berlioz

France Musique, le 5 juillet 2018. BERLIOZ : Requiem.

Gergiev. La Messe des morts de Berlioz, grande fresque de déploration prolongeant le Requiem fastueux et profond de Gossec, hérité du XVIII^e a créé l'événement ce soir en direct de



Saint-Denis. L'auteur de la Symphonie Fantastique (1830) élabore un panthéon symphonique pour accueillir les défunts, imaginant avant Verdi, les trompettes du Jugement dernier en une déflagration inimaginables auparavant. Recherche de timbres et de couleurs, expérimentation spatialisée aussi, Berlioz a vu grand, colossal même. Mais pour l'instant d'effusion et d'intimisme, il a préservé le recueillement et l'introspection la plus tendre grâce au ténor soliste convoqué pour le service (Agnus Dei).

REQUIEM de ténèbres et de lumière



Messe solennelle et funèbre... Le Requiem porte la mémoire des célébrations collectives de l'époque révolutionnaire et napoléonienne, ces grandes messes populaires où le symbole côtoie la dévotion, réalisées par exemple par Lesueur.

D'ailleurs, l'orchestre de Berlioz n'est pas différent par son ampleur ni par le choix des instruments de celui de son prédécesseur. Berlioz citait aussi pour indication de l'exécution de son œuvre, le decorum des funérailles du

Maréchal Lannes sous l'Empire. □ Lorsqu'il entend le Requiem de Cherubini pour les funérailles du Général Mortier, en 1835, il songe à ce qu'il pourrait écrire sur le même thème... Sa partition ira « frapper à toutes les tombes illustres ». La commande officielle qu'il reçoit le plonge dans un état d'excitation intense : « cette poésie de la Prose des morts m'avait enivré et exalté à tel point que rien de lucide ne se présentait à mon esprit, ma tête bouillait, j'avais des vertiges », écrit-il encore. □ Convoqué en images terrifiantes des croyants confrontés au spectacle de la faucheuse, le thème stimule la pensée des compositeurs au tempérament dramatique, tel Berlioz, comme Verdi plus tard. Aux murmures apeurés des hommes, correspond l'appel terrifiant des cuivres et des percussions dont le fracas, donne la mesure de ce qui est en jeu : le salut des âmes, la gloire des élus, le Paradis promis aux êtres méritants, la possibilité échue à quelques uns de se hisser au dessus de la fatalité terrestre, rejoindre les champs de paix éternelle... Fidèle à la tradition musicale □ sur un tel sujet, Berlioz insiste sur l'omnipotence d'un Dieu juste et la misère des hommes qui implore sa miséricorde. □ Or ici les flots apocalyptiques se déversent pour mieux poser l'ample déploration finale, qui fait du Requiem, un œuvre poignante par son appel au pardon, à la sérénité, à la résolution ultime de tout conflit. □ Héritier des compositeurs qui l'ont précédé, Gossec, Méhul, , Berlioz sait cependant se distinguer par « l'élévation constante et inouïe du style » selon le commentaire de Saint-Saëns. Composée entre mars et juin 1837, le Requiem est joué aux Invalides le décembre 1837 en l'église Saint-Louis des Invalides.

Le Requiem, une célébration mondaine... □ Sur le simple plan visuel, la Grande messe des morts est un spectacle impressionnant. Les effectifs de la création sont vertigineux et donneront matière à l'image déformée d'un Berlioz tonitruant, préférant le bruit au murmure, la déflagration tapageuse à l'expression des passions ténues de l'âme humaine. Pas moins de trois cents exécutants, choristes et instrumentistes, avec à chaque extrémité de l'espace où

campent les exécutants, un groupe de cuivres. Si l'on reconstitue aux côtés du massif des musiciens, les cierges placés par centaines autour du catafalque, la fumée des encensoirs, la présence des gardes nationaux scrupuleusement alignés, l'oeuvre était surtout l'objet d'un spectacle grandiloquent et d'un ample déploiement tragique, un théâtre du sublime lugubre. Car il s'agissait en définitive, moins d'une commémoration que d'obsèques. La renommée de Berlioz gagna beaucoup grâce à cet étalage visuel et humain qui était aussi un événement mondain : « Le Paris de l'Opéra, des Italiens, des premières représentations, des courses de chevaux, des bals de M. Dupin, des raouts de M. de Rothschild » s'était pressé là, comme le précise les rapporteurs de l'événement... pour voir et être vu, peut-être moins pour écouter. Quoiqu'il en soit les mélomanes touchés par la grandeur de la musique sont nombreux, de l'abbé Ancelin, curé des Invalides, au Duc d'Orléans, déjà mécène du compositeur et qui le sera davantage. Berlioz put avoir la fierté d'écrire à son père l'importance du succès remporté, « le plus grand et le plus difficile que j'ai encore jamais obtenu ». Et l'on sait que Paris, son public gavé de spectacles et de concerts, fut à l'endroit de Berlioz, d'une persistante dureté (que l'on pense justement à l'accueil glacial et déconcerté réservé à la Damnation de Faust ou encore à Benvenuto Cellini).



France Musique, le 5 juillet 2018, 20h. BERLIOZ : Requiem. Gergiev. Concert en direct depuis le Festival de Saint-Denis/Berlioz/Ch. de l'Accademia Nazionale di Santa Cecilia, Choeur de RF, ONF.

Hector Berlioz : Requiem, opus 5
Chœur de l'Accademia Nazionale di Santa Cecilia
Choeur de Radio France
Orchestre National de France

CENTENAIRE BERNSTEIN 2018. CD événement : A QUIET PLACE par l'OSM Orchestre Symphonique de Montréal et Kent Nagano (DECCA)

CENTENAIRE BERNSTEIN 2018 / CD événement : A QUIET PLACE de Bernstein par l'OSM Orchestre Symphonique de Montréal et Kent Nagano. Notre espérance exaucée : pour l'année du centenaire Bernstein 2018, l'Orchestre Symphonique de Montréal et Kent Nagano soulignent le génie lyrique du dernier Bernstein en publiant chez **Decca**, l'enregistrement événement de

l'année, **A QUIET PLACE** (version ultime de 1984, fusionnée avec Trouble in Tahiti). Extrait de notre critique : ... » **KENT NAGANO** éblouit littéralement dans cette version « de chambre » inédite, première au disque, où scintillent l'intelligence du chant dialogué, l'équilibre d'un orchestre complice et suractif mais jamais couvrant, et un plateau superlatif de solistes (dont les chanteurs diseurs somptueusement articulés : Gordon Bintner et Lucas Meachen dans les rôles clés du fils et du père, Junior et Sam)... » par Alban DEAGS.



LIRE ici notre [critique développée du coffret DACCA, A QUIET PLACE par l'OSM Orchestre Symphonique de Montréal et Kent Nagano \(live de mai 2017\)](#)

LIRE aussi notre **dossier spécial** » A Quiet place » sur la partition et sa genèse complexe qui engage les dernières ressources du chef compositeur, lequel aborde dans cette œuvre virtuose des thèmes profonds : l'homosexualité, l'acceptation des autres, la tolérance fraternelle. Pacifiste, humaniste, le compositeur américain réinvente aussi une écriture qui privilégie sur le mode léger, raffiné, un chant continu... [BERNSTEIN à l'épreuve de l'opéra](#)



CD événement : A QUIET PLACE de Bernstein par l'OSM Orchestre Symphonique de Montréal et Kent Nagano (2 cd Decca – mai 2017). CD élu CD « CLIC » de CLASSIQUENEWS, CD événement de l'année BERNSTEIN 2018

Boris Godounov par Vladimir Jurowski

France Musique. Dim 1er juillet 2018, 20h. MOUSSORGSKI : BORIS GODOUNOV. Depuis l'Opéra Bastille, (enregistré le 7 juin 2018), la production dirigée par l'excellent Vladimir Jurowski investit le plateau de la scène parisienne avec une distribution assez passe partout, plutôt lisse même, en dépit des personnages que le compositeur, génie de l'opéra romantique russe avant Tchaïkovski, a su développer. On ne dira quasiment rien de la mise en scène plate, ennuyeuse, sans idée du théâtral Ivo van Hove payé très cher sur la scène de Bastille pour réduire la trame de Boris, à l'assassinat de Dimitri (en images démultipliées donc indigestes par la vidéo, utilisée à l'excès). Il faudra bien souligner un jour l'effet désastreux de ces lectures misérabilistes, sans poésie aucune qui cultive la laideur en sacrifiant la suggestion, dans nombre de mises en scène modernes. Et dire que l'Etat et les contribuables payent pour ses assommantes destructions de l'art lyrique.



La version retenue est la moins complète (première version de 1869), écartant le fameux acte polonais, avec les personnages qui précisent l'entourage et l'ascension du faux Dimitri, prétendant au trône (2^e version de 1872) ; dans le découpage présenté par Paris, le déroulement de l'action s'intéresse sur l'ascension de Boris au trône impérial, puis sa lente déchéance, rongé par les crimes qu'il a commis pour arriver à ses fins. En parallèle, comme à distance de mouvement politique qui enchaîne les faux prophètes et les vrais

usurpateurs, le moine Pimen commente l'action avec un détachement qui n'est pas dupe des manipulateurs en tous genres (dommage la basse Ain Anger reste comme ses confrères, dans le terne, le gris, sans trouble aucun) ; à travers le personnage du fou et de la foule toujours ballotée et soumise se précise le portrait d'une nation martyr, orpheline d'un véritable héros qui saura lui apporter liberté, paix, abondance... L'orchestre de Moussorgski est l'un des plus puissants (dans la conception moins par le nombre), intensément dramatique et superbement mélodique ; et la construction, scène par scène, même si l'on reste indécis sur l'ordre et la composition originelle des séquences, force l'admiration par sa prodigieuse modernité. La scène de l'auberge vaut toutes les comédies rossiniennes, truculente et contrastée : un modèle du genre grâce aux profils expressifs alors confrontés / affrontés. Face à la partition de Moussorgski qui regorge de vivacité, d'humour comme de cynisme acide et de lyrisme tendre, les chanteurs peinent à exprimer les brûlures et les vertiges du drame.



Heureusement il y a le chef **Vladimir Jurowski** qui s'il n'a pas obtenu l'écrin de Garnier qui lui aurait mieux convenu, distille une manière de chambrisme affûté depuis la fosse qui fait mouche. Autre facteur de réussite de cette production musicalement trop timorée : l'excellente prestation des chœurs de l'Opéra de Paris : vrai personnage qui rééquilibre et finit par surclasser l'asthénie étonnante des solistes. En conclusion, s'il est toujours passionnant d'écouter la musique théâtrale de Moussorgski, cette production 2018 à Bastille, est à oublier visuellement. Tant mieux, France Musique ne nous délivre que le son.



Paris, Opéra Bastille / Moussorgski : Boris
Godounov, version de 1869.

Abdrakov, Malevskaya, ...Orch. et Ch de l'Op. nat. de
Paris, Maîtrise des Hauts-de-Seine, Chœur d'enfants de
l'Opéra nat. de Paris, Jurowski – Opéra donné le 7 juin 2018 à
20h à l'Opéra Bastille, Paris.

Modeste Moussorgski

Boris Godounov

Ildar Abdrakov, basse, Boris Godounov
Evdokia Malevskaya, Fiodor
Ruzan Mantashyan, soprano, Xenia
Alexandra Durseneva, mezzo-soprano, La nourrice
Maxim Paster, ténor, Le prince Chouiski
Boris Pinkhasovich, baryton, Andrei Chtchelkalov
Ain Anger, basse, Pimen
Dmitry Golovnin, ténor, Grigori Otrepiev
Evgeny Nikitin, baryton-basse, Vaarlam
Elena Manistina, mezzo-soprano, L'aubergiste
Vasily Efimov, ténor, L'innocent
Mikhail Timoshenko, baryton-basse, Mitioukha
Maxim Mikhailov, basse, Un officier de police
Francisco Simonet, ténor, Un boyard, voix dans la foule
Peter Bronder, ténor, Misail

Chœur de l'Opéra National de Paris
Maîtrise des Hauts de Seine
Chœur d'enfants de l'Opéra national de Paris
Orchestre de l'Opéra National de Paris
José Luis Basso, Chef de chœurs
Vladimir Jurowski, direction.